

CHAPITRE II

FONDEMENT PSYCHOLOGIQUE

La direction de l'instinct économique.

Nous avons reconnu dans l'instinct de conservation le démiurge de toute la vie organique et de la vie supraorganique, c'est-à-dire, de la vie sociale ; il est cette volonté toujours inassouvie, le Cerbère dont les trois têtes : l'instinct de conservation de l'individu, l'instinct de conservation de l'espèce et l'instinct de causalité s'efforcent de saisir l'Objet. Ou bien, désignons-le plutôt par sa personification suprême, la triple divinité du Paradis hindou : le créateur, le conservateur et le destructeur, formant par leur union le principe même du monde.

En terminant notre exposé de l'évolution sur notre planète nous avons reconnu dans l'instinct de conservation, sous sa forme spéciale d'instinct économique, le créateur et le moteur tout à la fois de l'ensemble des institutions et actions que nous réunissons sous le concept d'Économie.

Qu'entendons-nous par instinct économique ?

C'est l'instinct qui pousse à « user avec économie » (wirtschaften) d'objets qui coûtent quelque chose. Ces deux concepts sont unis par une relation de cause à effet ; c'est uniquement *parce que* ces choses « coûtent », que l'instinct d'en « user avec économie » peut prendre naissance.

Ces deux faits psychiques sont des créations de l'évolution biologique.

A. Le coût.

L'être le plus primitif a besoin, pour subsister, de certains objets matériels destinés à lui servir de nourriture, c'est-à-dire à remplacer l'énergie dépensée par le processus même de la vie. Cette nécessité apparaît au point de vue psychique comme un instinct dirigé vers un objet : l'énergie corporelle employée à l'acquisition de l'objet comme *travail*, c'est-à-dire comme dépense d'énergie, comme *coût*.

La somme d'énergie corporelle dépensée à l'acquisition d'objets extérieurs constitue le premier coût.

Nous ne devons omettre aucun terme de cette définition si nous ne voulons pas tomber dans des erreurs funestes. La désignation du but : « l'acquisition d'objets extérieurs », est indispensable.

Car la dépense d'énergie corporelle n'apparaît pas à notre conscience comme ayant un prix lorsqu'elle n'a pas ce but. Partout où elle n'est pas dépensée en vue d'un but extérieur, mais où elle est à elle-même son propre but, c'est-à-dire partout où elle est le résultat de l'instinct de détumescence, elle ne se présente pas comme « peine », comme travail, comme fardeau, mais comme plaisir.

Aussi aucune créature n'use-t-elle d'une façon économique de cette dépense d'énergie : l'acte sexuel, l'allaitement, le jeu, la danse et le sport ne sont pas des actes provoqués par l'instinct économique ; ce sont des actes non économiques, ne regardant en rien l'Économie.

Cette observation jette une lumière révélatrice sur la psychologie du créateur de valeurs intellectuelles, sur l'homme de génie, savant ou artiste, qui, comme nous l'avons vu, agit également poussé par un besoin de détente d'ordre supérieur. Au fond de son âme, il est intimement convaincu qu'il

n'y a aucune commune mesure entre son œuvre et les productions d'ordre économique, conviction qui est d'ailleurs partagée par les meilleurs d'entre les intellectuels. Ce sont là en effet deux mondes radicalement opposés : le monde du besoin, de l'instinct avide, de la peine, et le monde de la richesse, de la surabondance, de la prodigalité et du plaisir. De là, deux sortes de mesure : celle de la brute et celle du créateur.

Ce contraste se présente plus clairement encore aux échelons inférieurs de l'instinct de détumescence. Dans les jeux et les sports, l'amateur est plus estimé que le professionnel : celui-là agit par inclination, l'acte ayant son but en lui-même, celui-ci par contrainte, l'acte n'étant qu'un moyen pour des fins étrangères.

A l'origine le coût est donc seulement la dépense d'énergie corporelle en tant que moyen en vue d'acquérir des objets extérieurs. Mais dès que l'on monte quelques degrés dans la vie, on voit l'animal se rendre compte que les biens extérieurs ne représentent pas uniquement le *but* dernier de l'effort et le *profit immédiat* d'une dépense d'énergie, mais que ces biens peuvent être à leur tour l'*objet* d'une nouvelle dépense d'énergie afin d'atteindre un *autre but*. Et désormais l'animal emploie avec économie non seulement son énergie corporelle pour *acquérir* des biens, mais il use avec économie des biens eux-mêmes qu'il « *administre* », c'est-à-dire qu'il conserve soigneusement jusqu'au moment où il pourra les *utiliser* pour atteindre définitivement le but en vue duquel il se les est procurés.

Ce tournant décisif dans la vie consciente ne peut être atteint tant que l'*acquisition* de la nourriture, son *administration* et son *utilisation* par la consommation ne forment qu'un seul et même acte apparaissant par conséquent à la conscience comme un fait unique.

A l'origine, en effet, ces trois actes forment une unité indivisible. L'amibe, cette masse de protoplasme non différenciée

qui flotte dans l'océan, se nourrit en entourant de son corps l'atome de substance qu'il s'assimile. Aussitôt qu'il a saisi sa proie, il l'utilise immédiatement pour sa nourriture sans « aménagement préalable ». Ce procédé se répète à tous les degrés de l'échelle animale jusqu'au plus élevé. Toute créature qui saisit sa nourriture avec sa gueule ou son museau et la dévore immédiatement ne peut concevoir clairement que la capture, l'administration et l'utilisation de cette nourriture constituent trois actes distincts.

Tout d'abord l'acte de capture se sépare dans la conscience de l'acte d'utilisation dès que l'organe de préhension se sépare dans l'organisme de l'organe de mastication. Il est caractéristique que les premiers organes distincts de préhension sont encore attachés à la bouche : les tentacules des astéries et des polypes, les pinces des crabes. La mâchoire des grands carnassiers est à la fois organe de préhension (les incisives) et de digestion (les molaires). A côté de cet organe primitif, les extrémités commencent à se différencier en instruments de préhension munis d'organes perfectionnés servant à retenir la proie : les tentacules des polypes avec leurs ventouses, qui ne sont que des cils buccaux développés, forment la période de transition. A un degré supérieur ce sont des griffes et, au sommet de l'échelle biologique, des mains qui servent à saisir la proie.

L'action du remplacement de l'énergie dépensée se divise ici en deux phases bien distinctes : l'acquisition de la substance contenant l'énergie au moyen de l'organe de préhension et son utilisation au moyen de l'organe de mastication. Le chat, par exemple, qui joue longuement avec la souris qu'il a attrapée doit distinguer clairement les deux fonctions.

Enfin l'acte d'administration peut se séparer de l'acte de consommation dans le temps et apparaître ainsi comme distinct dans la conscience. Ce phénomène peut aussi se produire parallèlement à certaines différenciations biolo-

giques, lorsque, par exemple, des organes distincts de conservation ou d'administration se sont formés. Citons parmi ceux-ci le gésier de certains oiseaux aquatiques, les abajoues de certains rongeurs, notamment du hamster. Et s'il est vrai que le hérisson se roule sur les pommes tombées pour les embrocher et les porter ainsi dans son repaire, ses piquants ne seraient pas seulement des organes défensifs mais aussi des instruments servant à l'administration.

Ces organes que l'on est presque tenté de nommer « organes de capitalisation », ne peuvent se former que lorsque, à certaines époques, l'animal a acquis, obtenu, saisi une quantité de nourriture supérieure à celle qu'exige le besoin immédiat d'énergie. Dans ce cas, lorsque l'animal s'est emparé d'une proie qu'il ne peut sur le champ consommer tout entière, dès qu'il reste un excédent pour une utilisation ultérieure, nous avons, même sans l'existence d'organes de capitalisation, tout au moins la *possibilité* d'une administration au sens économique de la nourriture superflue. Dès que l'animal se rend compte que cet excédent est propre à satisfaire des besoins futurs, il commence à l'employer de façon économique.

Tous les carnassiers n'ont pas conscience de ce fait. La panthère et la martre agissent anti-économiquement au sens exact du mot, lorsqu'elles exterminent toute une bergerie ou un pigeonnier afin de sucer le sang d'une ou deux victimes. Elles détruisent ainsi le moyen de satisfaire des besoins *futurs*.

Le lion qui porte sa proie dans sa tanière agit déjà selon les règles de l'économie. Il est possible que son seul but, à l'origine, ait été de dévorer immédiatement et *en paix* son butin et qu'il n'ait découvert qu'à la longue, que le reste non consommé était encore utilisable le lendemain. Nous pouvons du moins nous représenter de cette manière le développement des premiers instincts de prévoyance. Notre chien domestique qui cache et enfouit les restes de

son repas pour les soustraire aux regards de ses rivaux représente déjà un échelon supérieur. Il accomplit le premier acte de « capitalisation ». Et de là l'évolution conduit à une prévoyance qui s'étend sur des époques de plus en plus étendues. Les rongeurs qui amassent et « administrent » des réserves pour l'hiver pratiquent véritablement l'économie. Au sommet de l'échelle ce sont les abeilles, les fourmis et l'homme.

A ce degré l'instinct économique du moindre moyen s'étend à deux objets distincts : il use toujours, avec prévoyance, du moyen primitif pour assurer l'équilibre dans l'échange de substance de l'animal avec le milieu extérieur, le stock d'énergie corporel ; mais, de plus, il administre les moyens matériels susceptibles de remplacer la provision d'énergie dépensée, les « biens économiques ».

Car la notion consciente du « coût » s'est également dédoublée. Alors que la dépense d'énergie corporelle pour acquérir la nourriture apparaissait seule comme « onéreuse », il en devient de même désormais de la dépense de cette nourriture disponible en vue d'obtenir de l'énergie.

C'est là un point des plus importants : *le cercle* qui va de la satisfaction d'un besoin à la satisfaction du besoin suivant *s'est fermé* en les reliant l'une à l'autre par le concept du « moyen ». Maintenant seulement nous pouvons dire « agir économiquement » dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire, administrer des « *biens économiques* » du monde extérieur.

Quant à l'« *économie* », il ne peut en être question que lorsque ces anneaux forment une chaîne ininterrompue, de telle sorte que, dans l'idée tout au moins, un moyen approprié soit toujours prêt à assurer la satisfaction d'un besoin imminent.

L'acte économique est un acte unique accompli sans connexion avec d'autres. L'administration, l'« *économie* » dans l'acceptation exacte du mot, est l'ensemble de tous les actes économiques en tant qu'ils forment, quant à l'intention, une

chaîne ininterrompue dans laquelle l'énergie corporelle est tour à tour moyen et but, le bien économique but et moyen ; dans laquelle tous deux alternativement représentent dans une série ininterrompue : dépense et profit, acquisition et administration de biens économiques, administration et acquisition d'énergie.

Nous pouvons noter ici immédiatement la différence fondamentale existant entre l'économie inférieure, « instinctive », selon l'expression consacrée, des sociétés animales les plus élevées ; les abeilles, les fourmis, les termites, les castors, etc., et l'économie supérieure et intelligente de l'homme.

Chez ceux-là, l'usage économique de l'énergie corporelle assure l'acquisition des biens, et l'usage économique des biens procurés l'administration de ces biens.

Chez l'homme, qui ne parvient du niveau animal au niveau humain que parce qu'il a appris à embrasser d'un coup d'œil un avenir plus éloigné, l'acte d'acquisition comprend aussi, dans une proportion toujours croissante, l'administration des biens et de tels biens devant servir à procurer ultérieurement d'autres biens : d'abord des outils et des armes, puis des produits devant être consommés ultérieurement, ce que nous appellerons des « biens destinés à l'acquisition », que l'on se procure comme buts intermédiaires, comme moyens en vue de se procurer des biens de consommation immédiate.

Car l'homme ne devient véritablement « homme » que parce qu'il est le « tool-making animal ». Il dépense beaucoup plus d'énergie que l'animal en vue de résultats plus grands.

B. Le principe économique du moindre moyen.

« Employer avec économie » ces deux choses, *parce qu'elles « coûtent »*, c'est là l'instinct économique. Employer économiquement veut dire : procéder d'après le « principe du

moindre moyen ». Ou, en d'autres termes : acquérir avec le minimum de frais des moyens non-gratuits devant remplir un but quelconque et les administrer de telle sorte que le but soit atteint aussi parfaitement que possible.

Cet instinct, lui aussi, est vieux comme la vie elle-même. Une fois de plus il nous faut poser les fondations de notre science sur le terrain solide de la biologie.

L'instinct qui pousse l'homme à rechercher les moyens les moins coûteux, pour atteindre les plus grands résultats possibles, lui a été transmis comme un héritage impérissable de son histoire biologique. Il a déjà ses racines dans les profondeurs du monde inorganique, voire du cosmos.

C'est ce que j'ai essayé d'exprimer par la formule suivante : en laquelle j'ai condensé une loi universellement reconnue : « Les hommes se portent de l'endroit de plus haute pression sociale et économique vers l'endroit de moindre pression sociale et économique en suivant la ligne de moindre résistance ». Sous cette forme, la loi économique du moindre moyen n'est pas autre chose qu'une application spécifique de la loi universelle, d'après laquelle se sont formés les soleils et les planètes, d'après laquelle se meuvent les gaz et les liquides, d'après laquelle les atomes d'une combinaison chimique dissociée par le courant électrique se rassemblent aux pôles positif et négatif.

La même loi gouverne l'univers animé. La chimiotaxie démontre que les plastides se portent également du lieu de plus haute pression vers le lieu de moins haute pression en suivant la ligne de moindre résistance. Toutes les plantes et aussi les animaux à partir d'un certain niveau sont soumis à la même loi, ainsi que l'a montré Ratzel, le génial créateur de l'anthropo-géographie, dans sa remarquable étude sur le « Lebensraum ». Pourrait-il d'ailleurs en être autrement ?

Représentons-nous un être qui dépenserait dans la recherche et l'assimilation de sa nourriture une somme d'éner-

gie supérieure à celle que cette nourriture lui procure : il doit infailliblement périr sans pouvoir laisser de descendants. S'il dépense autant d'énergie qu'il en reçoit, il ne peut également ni se développer ni se reproduire. Dans la lutte pour la vie, de toutes celles des créatures qui « se procurent économiquement » un surplus d'énergie, l'espèce qui possède la faculté de développer au plus haut degré la différence entre la dépense et la recette d'énergie vitale, c'est-à-dire entre le « moyen » et le « résultat », aura, toutes choses restant égales, plus de chances de triompher. C'est pourquoi cette aptitude à employer le moindre moyen a dû nécessairement se développer et se perfectionner au cours de la marche victorieuse de l'évolution biologique. On peut dire que toute l'évolution, de l'amibe au supraorganisme civilisé de la société humaine la plus développée, se résume dans l'élévation du bilan de l'énergie organique. L'actif des recettes d'énergie grandit bien plus rapidement que le passif des dépenses ; le compte se solde par un excédent de force libre, une meilleure proportion des qualités (Otswald), un gain toujours plus élevé, ce qui rend l'individu — et à un degré plus élevé de l'évolution, le groupement — capable d'une productivité toujours plus grande, qui se traduit par un nouvel actif. Toute différenciation et toute intégration remplissent ce but qui semble même avoir été imposé par un Esprit, par une volonté, tant chaque être est construit logiquement, c'est-à-dire *économiquement*, tant il vit selon la logique de la vie, c'est-à-dire économiquement. Darwin et Lamarck ont montré les premiers que la « téléologie immanente » dans toute la vie organique n'est qu'une chaîne prodigieuse de causes et d'effets ; que cette harmonie s'explique uniquement par la loi de causalité, sans avoir recours à une finalité imposée au monde par un directeur transcendant.

Il n'est pas étonnant que la force qui conserve et stimule la vie se soit créée, comme toutes les forces, son image psychique dans le besoin, dans l'instinct inconscient d'abord,

puis conscient, cherchant à atteindre son but par le « moindre moyen ». Il n'est pas étonnant que le roi de la création organique, que l'Homme, ait reçu en dot cet héritage de l'évolution primitive et que cet instinct se manifeste chez lui, tout comme chez ses frères inférieurs, les animaux, lorsque ses besoins inférieurs, ces besoins qu'il possède en commun avec l'animal, réclament l'assouvissement.

C. La satisfaction économique du besoin.

I. Le « besoin économique ».

Nous entendons par *satisfaction économique du besoin* l'acquisition et l'administration de moyens non-gratuits d'après le principe du moindre moyen.

Ce principe a presque toujours été mal compris. On l'a interprété différemment comme la *satisfaction du besoin économique*, ce que l'on traduit le plus souvent par « instinct d'acquisition ». On a perdu par là, dès le début, l'unique possibilité de délimiter exactement son territoire et l'on est arrivé à le concevoir de façon trop large ou trop étroite, à négliger des faits s'y rattachant, ou à lui en incorporer qui lui sont étrangers. Nous rencontrerons, lorsque nous étudierons la méthode, des méprises de cette importance. Lorsque, par exemple, certaine branche de l'économie pose des questions auxquelles seule la sociologie peut répondre, la raison en est principalement qu'elle interprète la formule : « satisfaction économique du besoin » par : « satisfaction du besoin économique ».

Car ainsi, elle suppose l'existence indépendante d'un besoin économique à côté des autres besoins (besoin physiologique de manger, de respirer, de se vêtir, besoin sexuel d'êtreindre une créature de l'autre sexe, besoin religieux de se réconcilier avec la divinité, besoin causal de connaissance, besoin altruiste de bienfaisance), se distinguant d'eux par des

traits caractéristiques, mais appartenant cependant à un même genre, à une même classe d'objets et de concepts semblables.

On est arrivé par là, le plus souvent, à une confusion inextricable de l'instinct économique et de l'instinct physiologique, confusion absurde, les deux besoins ne se couvrant que partiellement. Ni la respiration, ni les mouvements de succion de l'enfant ne sont des actions provoquées par l'instinct économique. D'autre part, il existe nombre de « biens » économiques qui, contemplés du point de vue physiologique, ne sont rien moins que des biens mais au contraire des « maux » : l'alcool, le tabac, l'opium employé comme drogue enivrante, etc.

Chaque tentative de ce genre pour délimiter matériellement le besoin économique doit échouer de même. Ce besoin, ou mieux cet instinct économique, a pour fin dernière une *action*, l'acquisition et l'administration économique de biens non-gratuits en vue de satisfaire des besoins quelconques ; tous les autres instincts ont pour fin dernière un *état*, l'état de satisfaction, d'équilibre.

Dans ce sens, il n'existe donc pas, normalement, de « besoin économique ». C'est une anomalie que l'on trouve seulement chez les *avares* monomanes. Ici, l'acquisition et l'administration de biens non-gratuits deviennent but en soi ; le besoin maladif voit dans leur possession le résultat final ; il manque la conclusion normale du processus ; l'emploi des biens acquis en vue de la satisfaction d'un besoin. Aussi l'avarice pure et simple, l'administration vaine de biens est-elle considérée avec raison comme non-économique, non-économique au même degré que le gaspillage, la dissipation vaine de ces biens.

Si l'on tient absolument à parler d'un besoin économique, ce qu'il vaut mieux éviter pour ne pas tomber dans ces associations d'idées erronées, l'on doit avant tout se rappeler qu'il signifie purement et simplement l'instinct d'employer

économiquement certaines choses « non-gratuites ». Et lorsque l'on parle de satisfaction économique du besoin, il ne faut jamais oublier qu'il ne s'agit pas de la satisfaction d'un « besoin économique », mais d'une certaine manière de satisfaire des besoins, de la « manière économique ».

II. Le processus de la satisfaction du besoin en général.

Cette distinction est d'une importance si grande pour la suite de notre étude, que nous devons examiner d'un peu plus près le processus psychique de la satisfaction du besoin, dont il est question ici.

Nous avons défini le besoin de la manière suivante :

« Le besoin est la sensation d'une perturbation dans l'équilibre de la substance et de l'énergie organiques, sensation invariablement accompagnée de l'instinct poussant à écarter cette perturbation ».

Il ressort déjà de cette définition que le processus de la satisfaction du besoin se divise du point de vue psychique en trois phases, comme suit :

- 1° La sensation d'une perturbation de l'équilibre.
- 2° La réaction.
- 3° L'état psychique d'équilibre rétabli.

Ou encore : besoin, réaction, satisfaction.

La cause de la perturbation n'entre pas dans notre domaine. Qu'il suffise d'indiquer qu'elle peut provenir de changements intérieurs comme la faim, ou extérieurs comme, par exemple, l'approche d'une autre créature.

Le processus peut s'accomplir avec ou sans l'intervention de la conscience.

Lorsque la conscience n'y participe pas le besoin s'appelle : *excitation* ; la réaction : réaction au sens étroit du mot ; la satisfaction : effet. Lorsque la conscience y participe l'instinct s'appelle besoin au sens étroit du mot ; la réaction : *action* ; la satisfaction : but atteint.

Le processus inconscient de la satisfaction du besoin d'après le type : « excitation, réaction, effet », comprend toute la vie des êtres inférieurs organisés et une partie (les fonctions dites organiques) de la vie des êtres supérieurs plus parfaitement organisés. Chez l'homme le battement du cœur et le mouvement de l'intestin, par exemple, ont lieu de façon subconsciente ; dans les actes dits réflexes, la conscience de la réaction musculaire involontaire ne se produit qu'après coup : parmi ces actes, citons, l'abaissement de la paupière lorsque un contact menace l'œil. Il arrive aussi qu'une réaction généralement inconsciente peut devenir dans certaines conditions un acte pleinement conscient : le meilleur exemple est la respiration, qui est en général une réaction inconsciente à l'excitation de l'acide carbonique accumulé dans le sang, mais qui devient action consciente des muscles respiratoires commandée par la volonté dès que, à la suite d'un manque d'oxygène, cette excitation devient consciente sous la forme d'un besoin proprement dit. L'approvisionnement en oxygène, qui n'est ordinairement que l'effet de la réaction, devient alors le but de l'action.

Le processus de la satisfaction du besoin peut s'accomplir indirectement ou directement, selon que la réaction s'empare ou non d'un objet du monde extérieur comme but intermédiaire « approprié », comme « moyen ».

Le processus est direct, par exemple, lorsque l'instinct de conservation de l'individu pousse une créature à fuir un ennemi plus fort. La réaction n'a recours dans ce cas à aucun objet extérieur, mais consiste simplement en la tension des organes individuels ; l'effet est atteint dès que l'assaillant est suffisamment éloigné. Le processus est également direct lorsque un herbivore « qui possède des organes de défense », disons un taureau ou un éléphant, repousse l'attaque d'un carnassier ; ou encore, pour nous élever des degrés les plus bas aux degrés les plus élevés du besoin, lorsqu'un brahmane hindou ou un penseur mo-

derne satisfont leur besoin de causalité, d'ordre religieux ou scientifique au moyen de la réaction consciente appropriée, la méditation.

Dès que la satisfaction du besoin ne peut être atteinte que par le moyen d'un objet — inanimé ou animé — du monde extérieur, le processus est « indirect ». Aux degrés supérieurs de l'échelle organique, la seconde phase, celle de la réaction, se divise en deux : l'*acquisition* du moyen et son *administration* jusqu'au but final. Nous avons alors en tout quatre phases : instinct dirigé vers le moyen, prise du moyen, administration du moyen, effet.

Nous pouvons ranger dans ce type compliqué le processus d'assouvissement de la faim, à partir du moment où la proie entière ne peut plus être dévorée « en une séance ». Nous avons le cercle suivant : le besoin dirigé vers l'objet servant de nourriture (*Nahrungsmittel*), l'acquisition de ce moyen, l'« administration » de ce qui n'a pas été immédiatement consommé jusqu'au moment où la faim se fait de nouveau sentir, et enfin la satisfaction d'un nouveau besoin ultérieur, le but même de l'« administration ».

III. La satisfaction « économique » du besoin en particulier.

La satisfaction économique du besoin est un cas spécial de la forme indirecte de la satisfaction du besoin : elle existe dans tous les cas où le moyen « coûte ». C'est là son seul critérium. Quel besoin doit être satisfait, pour quelle raison justement tel moyen a-t-il été acquis et administré pour atteindre ce résultat, ce sont là des questions absolument sans importance à ce point de vue. Il est même entièrement indifférent que le moyen choisi soit ou ne soit pas approprié au but. Dès que l'intéressé se procure et administre économiquement un moyen « non-gratuit » en vue

d'un but quelconque, nous avons toujours à faire à la satisfaction économique du besoin.

Elle peut s'appliquer à *tous* les besoins en tant qu'ils doivent être satisfaits selon l'opinion subjective de l'intéressé par un moyen « non-gratuit », à tous les besoins sans exception, aux besoins physiologiques ou psychologiques, élevés ou vulgaires, moraux ou immoraux ou même criminels, utiles ou nuisibles, pathologiques ou normaux. L'instinct économique est par delà le bien et le mal, par delà les lois et l'hygiène. L'Économique est une science absolument amoral, elle embrasse tous les cas dans lesquels un besoin quelconque tend vers des moyens non-gratuits, s'en empare et les administre ; mais elle ne les embrasse que pendant cette période. Pourquoi, à la suite de quel motif conscient, en raison de quel déterminisme, l'instinct se dirige vers ce moyen en particulier, et dans quel but, pour quelles fins dernières ce moyen est-il ensuite employé, toutes ces questions ne regardent en rien l'Économique. Elle laisse aux autres sciences le soin de les *expliquer*. Elle abandonne à la physiologie, par exemple, la tâche de déterminer l'origine des instincts de la faim, de la soif, de l'amour sexuel ; à la philosophie des religions ou à la théologie celle de rechercher l'origine du besoin religieux de réconciliation avec Dieu, à la philosophie sociale celle d'expliquer l'origine du besoin de dévouement du citoyen, dévouement allant jusqu'au sacrifice de l'existence même. L'Économique abandonne, d'autre part, à l'éthique et à la législation le soin d'*apprécier* de façon satisfaisante les différents besoins, instincts ou actions, de les proclamer bons ou mauvais, égoïstes ou altruistes, légaux ou criminels, de même qu'elle s'en repose sur les sciences pratiques de décider si les moyens choisis sont appropriés ou vains, utiles ou nuisibles. Pour l'Économique, mais précisons bien, pour l'Économique en tant que branche particulière de la science

sociale seulement, le dédaigneux « non olet » fait loi.

Le naturaliste examine avec la même attention le sac à venin de la punaise et les organes odoriférants de la rose, bien que préférant évidemment en tant qu'homme le contact de la fleur à celui de l'insecte. Là il investigue et ici il apprécie : deux actes psychiques différant du tout au tout.

Et, de même, selon notre caractère, notre éducation, notre position sociale, notre âge, etc., certains besoins nous paraissent nobles et d'autres vils, certains bons et d'autres mauvais, et nous jugerons, selon les circonstances, certains moyens de les satisfaire utiles, appropriés et justes —, ou nuisibles, absurdes et injustes. En notre qualité d'êtres humains, nous nous trouvons tous dans un camp quelconque dans cette guerre de tous contre tous, avec toutes les sympathies, tous les sentiments d'aversion et de haine de notre parti ; mais comme savants nous n'avons qu'un seul devoir : comprendre.

C'est pourquoi le but que doivent réaliser les actions économiques de l'acquisition et de l'administration de biens « non-gratuits » peut nous intéresser en notre qualité d'hommes, mais non en notre qualité d'économistes. Aussi ce but doit-il rester en dehors de notre étude. Les besoins, les mobiles et les instincts qu'ils mettent en mouvement, s'ils sont bien les rouages moteurs de l'économie, n'ont aucune influence sur son cours intérieur. Il est absolument indifférent pour la production de l'énergie électrique et pour tous les phénomènes de lumière, de force et de chaleur qu'elle engendre, il est indifférent, dis-je, pour leur utilisation au service de la vie domestique, de la technique, de la médecine, de la circulation, de la guerre, etc., que la dynamo soit actionnée par le vent ou par les chutes d'eau, ou par les marées, ou par la combustion du bois, du charbon, de la naphte, du gaz, de la benzine, etc. ; et de même il est indifférent pour le mécanisme de l'économie qu'il soit mis en mouvement par tel ou tel autre besoin.

Werner Sombart déclare anormal « l'acte d'un entrepreneur capitaliste fondant une fabrique de poudre insecticide pour satisfaire un caprice de sa maîtresse ». Il n'y a là absolument rien d'anormal ! Sombart est tombé ici dans l'erreur même que nous combattons : il tient le « besoin économique » seul pour normal. Or, il n'existe pas de besoin économique ; c'est toujours un besoin non-économique qui est le mobile et le but de tout acte d'économie. Même l'« homo sapiens lombardstradarius » de Sombart, l'homme de « Lombard-Street » (où se trouvent la plupart des banques à Londres), le calculateur infailible, l'être dépourvu de toute inclination non économique, l'individu que ni la pitié, ni la piété, ni le patriotisme n'arrêteront dès qu'il s'agit de conclure une bonne affaire, d'acheter au plus bas prix et de vendre au plus haut prix possible, même cette caricature de bourgeois admettant tranquillement qu'il livrerait au diable dans son enfer « si Mynheer Satan payait en bonnes lettres de change », von der Gracht lui-même, le courtier en café de Multatuli, n'a que des mobiles et que des buts non-économiques, car seule l'avarice poussée jusqu'à la folie connaît l'instinct du gain pour le gain. Il veut parer sa femme, doter sa fille, faire entrer son fils comme officier dans un régiment de la garde ; il veut devenir conseiller de commerce ou être annobli ; il veut bâtir une église ou un orphelinat, léguer à ses concitoyens une bibliothèque ou un musée ; peut-être encore veut-il uniquement humilier ou ruiner son ennemi. Et l'avare sordide même, le monomane ne veut lui aussi au fond que des buts non-économiques, mais, et c'est là justement sa démente, il ne se trouve jamais assez riche pour employer à leur réalisation son trésor péniblement amassé et jalousement administré : il meurt avant d'avoir osé commencer.

Retenons soigneusement cet axiome : tout acte par lequel un moyen « non-gratuit » est acquis ou administré d'après le principe du moindre moyen est du ressort de l'Econo-

mique. Le motif et l'utilisation finale restent toujours en dehors de la question.

Que les biens soient mis au service de l'instinct sexuel, moralement comme présents de fiançailles ou immoralement selon l'opinion courante pour entretenir une maîtresse ; qu'ils soient consacrés par un citoyen respectueux des lois à l'acquisition d'un coffre-fort ou par un voleur à celle d'une pince-monseigneur ; qu'ils soient destinés à sauver ou à ruiner le prochain, à défendre ou à trahir la patrie, à servir ou à railler Dieu, à favoriser ou à arrêter les progrès de la science et de l'art ; tous ces points restent en dehors de l'économie et de la science économique. Depuis Say on trouve très souvent dans les précis, à côté des théories de la production et de la distribution des biens, un chapitre sur la consommation. Cela prouve seulement le manque de discernement des auteurs quant aux frontières de leur science.

Tout cela est *en dehors de l'économie*. Nous placerons encore comme *non-économique*, en dehors du cadre de notre science, toute satisfaction directe de besoins qui n'exige aucun moyen intermédiaire, et toute satisfaction indirecte qui n'exige aucun moyen « non-gratuit ».

Enfin tout acte qui procède avec des biens non-gratuits, mais n'a pas lieu selon le principe du moindre moyen est également écarté de notre cadre comme *anti-économique*. Il est anti-économique d'acquérir des biens au prix de dépenses inutilement exagérées soit en travail, soit en autres biens. Le vieil Homère ne pouvait expliquer que par une illusion trompeuse, provoquée par les Dieux, le fait que Glaucus eût échangé une armure dorée valant cent bœufs contre une autre d'airain n'en valant que dix. Il est de même anti-économique de mal administrer les biens acquis, de les négliger, de les vendre à vil prix, de les perdre, de gaspiller son capital, c'est-à-dire de dépenser dans le présent ce qui aurait pu satisfaire les besoins d'un

long avenir. Il est anti-économique de tuer la poule aux œufs d'or, anti-économique d'épuiser le sol par une exploitation ruineuse, anti-économique d'abattre l'arbre fruitier pour en faire du bois de chauffage, anti-économique de grever l'avenir de dettes inutiles. Toutes ces actions sont anti-économiques lorsqu'elles sont commises sans but, uniquement parce que l'intéressé ne suit pas le principe du moindre moyen. Dès qu'elles ont un but possible ou non, raisonnable ou insensé, bon ou mauvais, elles ne sont plus anti-économiques mais extra-économiques, bien que l'usage ici ne distingue pas toujours très nettement.

Toutes les actions humaines de l'acquisition et de l'administration de moyens « non-gratuits » accomplies selon le principe du moindre moyen, ainsi que les institutions qui s'y rapportent sont, par contre, des actions économiques et constituent à l'exclusion de toutes les autres le domaine entier de l'Économique.

CHAPITRE III

FONDEMENT DANS L'ÉVOLUTION HISTORIQUE ET POLITIQUE

Les moyens de l'instinct économique.

Nous avons appris à connaître la *direction* de l'instinct économique : il vise les biens « non-gratuits ». Nous avons maintenant à examiner les différents *procédés* à l'aide desquels il s'empare de ces biens. On nomme ces procédés dans la langue courante comme dans la langue scientifique ses « moyens ».

L'expression n'est pas particulièrement bien choisie, car le terme « moyen » est déjà employé pour désigner les choses « non-gratuites » elles-mêmes.

Nous devons, par conséquent, nous pénétrer clairement de l'idée que les biens « non-gratuits », tout en représentant par rapport à la satisfaction du besoin les *moyens*, sont simultanément pour l'instinct économique les *objets* dont il s'occupe. Comme il est ici exclusivement question d'actes économiques, l'expression « moyens » est possible.

Nous comprenons donc, par moyens de l'instinct économique, les procédés par lesquels il s'empare des biens non-gratuits, lesquels doivent servir de moyens de satisfaction du besoin.

Quels sont maintenant ces moyens de l'instinct économique ?

On ne s'est jamais jusqu'ici rendu compte du fait qu'il y eût là un problème spécial. Ce n'est qu'en 1902 qu'un hasard